Extrait d'un volume de notre collection TÀP
http://www.editions-beauchesne.com/index.php?cPath=180

Corinne Jouanno
(Université de Caen – Normandie, CRAHAM)

Pour une histoire de la réception des *fringe novels* : quelques jalons grecs et byzantins

La catégorie des *fringe novels* est une catégorie extensible dans laquelle viennent s'inscrire bien des œuvres à l'appartenance générique indécise, à la croisée du roman et de l'histoire, de la biographie ou de la littérature sapientielle. L'élément commun aux différents textes que l'on peut regrouper sous cette étiquette, c'est la présence en eux d'une dimension fictionnelle, qui leur donne un certain air de famille, du moins à nos yeux de lecteurs modernes. En allait-il de même autrefois, et leur fictionnalité était-elle sensible aussi aux lecteurs du passé ? C'est la question que je me propose d'explorer dans la présente étude, consacrée aux mondes grec et byzantin, en m'appuyant sur trois types d'indices susceptibles de nous aider à élaborer une histoire de la réception des *fringe novels* : la présence éventuelle d'éléments métadiscursifs dans les œuvres mêmes, leur tradition manuscrite, et les remarques critiques qui ont pu être formulées à leur sujet par les lecteurs de l'Antiquité ou du Moyen Âge.

Métadiscours

Le premier élément dont nous disposons pour comprendre les intentions qui présidèrent à la composition des œuvres aujourd'hui considérées comme des *fringe novels*, c'est la présence en leur sein d'interventions auctoriales, même s'il convient de traiter ce matériau métanarratif avec prudence, voire avec quelque suspicion, dans la

mesure où la sincérité des intrusions d'auteur est parfois sujette à caution : il arrive que l'écart soit grand entre intentions affichées et pratique effective. Pareil type de discours est très inégalement représenté dans notre corpus : certaines œuvres en sont dénuées, comme l'*Histoire de Joseph et Aséneth*, la *Vie de Secundus*, la *Vie d'Ésope* ou le *Roman d'Alexandre*... Dans les œuvres pourvues de paratextes (préfaces, épilogues ou commentaires insérés au fil de la narration), l'auteur met volontiers l'accent sur son souci d'exactitude et de véracité. Dans le prologue de la *Cyropédie*, Xénophon présente Cyrus comme un personnage historique dont l'exemple illustre l'art de commander aux hommes (I, 1, 3-6). S'il n'affiche pas ses sources et se contente de multiplier les « on dit[1] », son choix d'un mode de présentation extrêmement factuel n'en suggère pas moins des prétentions à l'authenticité[2]. La présence de formules comme « Nous croyons avoir découvert (καταμαθεῖν) » (8, 1, 40) ou « Nous avons pu apprendre (κατεμάθομεν) » (8, 2, 10) attire d'ailleurs l'attention sur l'enquête opérée par l'auteur de la *Cyropédie*. Dans la *Vie d'Apollonios de Tyane*, où le matériau métatextuel présente un caractère beaucoup plus intrusif, Philostrate prétend avoir fait œuvre de mémorialiste (I, 20 ; II, 9 ; V, 1) : affirmant vouloir donner d'Apollonios « une idée exacte » (ἐξακριβῶσαι τὸν ἄνδρα), en « précisant le moment où il a fait et dit chaque chose et les procédés scientifiques grâce auxquels il finit par être considéré comme un être surnaturel et divin[3] » (1, 2, 3), il déploie tout un appareil de références pseudo-érudites censées garantir la fiabilité de son témoignage, indiquant notamment de façon récurrente les diverses sources qu'il aurait exploitées pour élaborer la biographie d'Apollonios[4]. S'inscrivant dans la tradition du journal de guerre ou « commentaire », l'*Éphéméride de la guerre de Troie* de Dictys est présentée comme un récit annalistique, plus fiable que celui d'Homère, puisque émanant d'un auteur ayant participé personnellement à l'expédition militaire[5] – prétention qu'ont pour fonction d'étayer la présence, dans le corps même de l'ouvrage, de précisions concernant les sources de l'information (autopsie, enquête auprès de témoins directs) et celle d'indications factuelles (données chronologiques, listes) censées garantir le sérieux du récit[6]. Le prologue (sans doute hérité de l'original grec) et l'épître dédicatoire du traducteur latin Septimius[7] exploitent la même stratégie pseudo-documentaire, en parlant de journal de guerre retrouvé dans un tombeau : le prologue affirme que ces « annales », qui offraient de la guerre de Troie « un texte plus conforme à la vérité » (« e quibus Troiani belli verior textus cunctis innotuit »), ont été « reproduites dans leur intégralité » (« quorum seriem [...] textus ostendit »), et Septimius impute son entreprise de traduction à l'amour de la « vérité historique » (il se décrit, en usant du pluriel de majesté, « avidos verae historiae »)[8]. L'auteur de *Barlaam*, récit d'origine orientale, insiste lui aussi, au début et à la fin de l'ouvrage, sur la véracité du matériau dont il s'est fait le passeur : il affirme, dans son introduction, que son histoire de Barlaam